

## Colette Soler \*

J'ai lu ce premier chapitre <sup>1</sup> en me demandant ce qu'il apportait de neuf, hormis le titre qui est la première surprise, et évidemment en supposant que vous l'aviez lu aussi.

### D'un discours

Le titre introduit une nouveauté avec le terme de semblant, mais Lacan ne commente pas immédiatement ce terme. Ce sur quoi il s'arrête d'abord, c'est sur le terme de discours : « D'un discours... ». Ce chapitre 1 est donc dans une continuité. Les dates le montrent.

Avant l'été 1970, il a mis fin au séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, où il a introduit les quatre quadripodes de ses quatre discours. Au quatrième trimestre de la même année, il a donné son texte « Radiophonie » à *Scilicet* numéro 2/3. Là, en janvier 1971, il continue sur sa lancée. Il écrit le titre au tableau, et commence à nous parler du discours au singulier, soit des caractéristiques que chacun des discours comporte en tant que discours. Il n'y rappelle, à vrai dire, que des choses déjà avancées : le discours est une structure, structure de lien qui repose sur *l'intersignifiance*.

Au passage, il récuse à nouveau l'intersubjectivité qu'il a introduite à ses débuts. Celle-ci implique une relation entre deux sujets et il l'a déjà critiquée par exemple dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École », juste avant d'écrire son mathème du transfert. Le sujet, représenté par un signifiant pour un autre, n'est pas sujet à l'intersubjectivité, mais à l'intersignifiance. Elle s'écrit en condensé  $S1 \rightarrow S2$  et de ce fait comporte donc la dimension de l'inconscient comme savoir,  $S2$ . « Le discours [...] ne peut plus être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient » (p. 10), l'autre du  $S1$ . Le sujet en est divisé.

Ce sont des rappels bienvenus pour le lecteur.

Y a-t-il, cependant, de l'inédit ou des accents nouveaux ? Oui, si le discours n'implique pas l'intersubjectivité ; la question est posée à nouveau du rapport du discours au sujet et réciproquement. Et notamment dans ce chapitre, Lacan parlant dans son séminaire – tenant donc un discours, comme on dit dans le commun « il m'a tenu un discours » – cherche à préciser son rapport de sujet au discours analytique dont il nous parle et qui est une structure.

D'entrée il a dit : « *D'un discours* – ce n'est pas du mien qu'il s'agit » (p. 9). Sa thèse est catégorique : un discours est une structure d'intersignifiance donc, le sujet en est déterminé, il ne le tient pas, il en est tenu. Et on lit, au cours du chapitre, « le discours ne peut être d'aucun particulier », il « ne peut être d'auteur », et, par ailleurs, on se souvient de son « discours sans parole ». La thèse vaut même quand on indexe un discours d'un nom propre comme il l'a fait pour les quatre discours, l'année antérieure : Lycurgue pour le discours du maître, Charlemagne pour l'universitaire, Freud pour la psychanalyse. Il l'a dit déjà, dans le discours du maître par exemple, c'est le signifiant maître qui commande, pas le maître, pas la personne que ce signifiant représente. Ce n'est pas Lycurgue qui porte le signifiant maître, c'est ce dernier qui fait Lycurgue en quelque sorte.

Du coup, il développe de longues considérations sur son rapport à lui, Lacan, avec le discours analytique. Il a souvent dit : « le discours dont je suis l'effet ». Là il dit « l'instrument ». Au bas de la page 10 et à la page suivante, il dira où il se place dans ce discours. Mais auparavant il ajoute, j'en suis l'instrument « sans qu'on puisse éluder qu'il nécessite votre presse, autrement dit que vous soyez là ». Donc, j'en suis l'instrument, ma parole en est l'instrument, mais non sans vous.

Cette présence du public, il la met au compte d'un « plus-de-jour pressé » (p. 11). Il dira un peu plus loin qu'ils sont des « globules de plus-de-jour ». On pourra commenter le « pressé », qui évoque la présence, les corps qui se pressent dans l'amphithéâtre, et aussi le fruit pressé dont on extrait le jus... Beaucoup de commentaires possibles donc, mais l'important est quand même le terme « plus-de-jour » pour situer cette présence de son public. Or, un plus-de-jour, c'est une guise de l'objet *a*, c'est l'objet *a* « substantifié » selon l'expression de sa « Lettre aux Italiens ».

Lacan est en train d'expliquer que son enseignement se place dans la structure du discours analytique. Il l'explique quelques lignes plus loin, page 12, parlant de lui : « Quelqu'un se met à votre égard dans la position analysante. » Ce quelqu'un, c'est Lacan, et du coup le plus-de-jour de l'auditoire est à la place... de l'analyste, comme objet cause, le savoir en

moins cependant. Il dit : « À ceci près qu'il vous y manque le savoir. » On a donc la structure du discours : le public comme objet *a*, « plus-de-jour pressé » —> \$, Lacan analysant. On trouve la même thèse au début de *Télévision*. La structure du discours analytique est là, elle se maintient hors de la cure analytique.

Sur ce qui motive cette présence des plus-de-jour pressés, Lacan ne conclut pas. Est-elle due à son enseignement ? Page 11, il envisage qu'elle provienne plutôt de la gêne des « semblances », joli terme, des semblances du discours universitaire qui leur ferait chercher un peu d'air.

À la toute fin du chapitre 1, page 13, il confirme, soulignant que la question de savoir si c'est son discours qui les met dans cette position n'est pas tranchée. Qu'est-ce à dire ?

Avant cela il a évoqué *Scilicet* 2/3 : un évènement, voire un avènement de discours. Et pourquoi ? Évènement éditorial, ça l'est, car il met en acte la thèse selon laquelle il n'y a pas de discours d'auteur, c'est donc déjà un évènement Bourbaki dans la psychanalyse. Mais il y a une autre raison qu'il formule. En parlant, page 11, de son texte à la radio, il met son enseignement à l'épreuve – je souligne épreuve – de la soustraction de leur présence, qui se trouve remplacée, je cite, par « *l'Il existe* pur de cette intersignifiance », à savoir que là où est le Un du sujet barré qui travaille, la place de l'objet cause y est, qu'elle soit tenue ou pas par une présence de corps. Il l'a dit au début de *Télévision*, l'analysant Lacan parlait au nom de l'objet.

### Du semblant

On en vient au semblant, il le formule : qu'est-ce que ça veut dire, « du semblant » ?

On ne peut faire fi, sur cette question, des connotations latentes de *lalangue* : « faire semblant », par exemple semblant de savoir, de pouvoir, de sexe, qui signifie donner à percevoir (voir, entendre, sentir, etc., aux cinq sens près) un référent qui n'y est pas. Ça participe du paraître, voire de la feinte par rapport à une réalité quelconque. Et puis on connaît le « c'est pour de vrai ou pour du semblant ? » que disent les enfants qui l'opposent donc à la vérité. Et puis toute la série des « ressembler à », les semblances, et ce qui semble être. On le voit : dans tous les cas, le registre de l'apparaître est présent.

Pour avancer sur le semblant, je crois qu'il faut partir de ceci, qu'il pose, que « le signifiant est identique au statut comme tel du semblant » (p. 15). Qui parle quand la vérité parle ? C'est le semblant et « ce semblant, c'est le signifiant en lui-même » (p. 14).

Donc notre question : pourquoi ce passage à cette autre désignation ? Qu'est-ce qu'on gagne ? Quelle dimension supplémentaire fait-il émerger avec ce nouveau nom commun ? Et du coup aussi, quelle question nouvelle se pose ? Dire que le semblant est du signifiant imaginaire n'explique rien évidemment.

J'essaie d'extraire les éléments de réponse de Lacan.

Je vois une indication très importante qui vient explicitement comme faisant réponse à la question. Lacan demande : « Du semblant, qu'est-ce que cela veut dire ? » (p. 13) et il apporte une réponse surprenante, en deux volets. D'abord une critique du logico-positivisme, qui affirme n'admettre que les propositions grammaticales qui se tranchent par oui ou non, vrai ou pas. Position intenable dans la psychanalyse.

Ensuite, la psychanalyse comporte autre chose, justement la dimension oraculaire, comme le prouve le fait qu'elle ne puisse pas éviter le recours au mythe, notamment de l'Œdipe. Un mythe est toujours oraculairement formulé et l'interprétation elle-même est oraculaire. L'oracle étant un dire, ni vrai ni faux, toujours énigmatique, mais toujours déterminant d'effets, voir l'oracle de Delphes.

Ces effets, Lacan les situe avec une expression précise, l'oracle « déchaîne la vérité » (p. 13). Qu'est-ce à dire ? Il faut le prendre au sens propre, la vérité qui parle est normalement enchaînée comme signifié dans la chaîne du langage. L'oracle la libère en produisant l'effet de vérité « qui n'est pas du semblant » (p. 14). C'est du sang rouge.

Retrouve-t-on là l'opposition antérieure du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* entre le sujet supposé et la chose, *das Ding*, et plus largement l'opposition classique de l'élément formel du signifiant et de l'autre registre, l'économique ? On la retrouve mais un peu différemment. Il ne parle pas du signifiant comme élément formel, comme il le fait ailleurs, dans *Encore*, par exemple, mais de l'artefact du discours (p. 12).

L'artefact n'est pas artifice, qui renverrait à la nature, comme dans la définition d'artefact dans les dictionnaires. L'artefact indique que, par le discours, il y a émergence, production, et pourquoi pas apparition de faits nouveaux, dus à ce discours et propres à ce discours et qui sont toujours des faits de dire. Au bas de la page 12, on lit : « Il n'y a rien de fait, si je puis dire, il n'y a de fait que du fait de le dire. Le fait énoncé est tout ensemble le fait de discours. » « C'est dit ou ce n'est pas dit » (p. 13), ce qui renverrait à la thèse qu'il n'y a pas de métalangage.

Par son artefact, le discours fait semblant, non pas au sens de la feinte, mais au sens de la production (p. 18). Par la dimension du dire, le discours analytique fait apparaître des signifiants. Où apparaissent-ils ? Dans la perception, tous sont du sonore qui passe par l'oreille. Même dans le discours analytique, le semblant, c'est le signifiant qui apparaît, avec la dimension d'un apparaître perceptif. D'ailleurs, combien de mythes réfèrent aux apparitions. On a eu celles de la Vierge, on a celles des spoutniks.

Avec cet apparaître par l'artefact discursif, pas étonnant qu'une nouvelle question se lève. Une méditation court dans ces premières pages : d'où vient qu'il y ait du signifiant ? Lacan, qui a toujours récusé toute discussion sur l'origine du langage, y revient dans cette première leçon. Il propose un apologue pour expliquer l'apparition du signifiant maître. La question était déjà présente dans le séminaire. Question corrélatrice sur l'accumulation de signifiants, et comment on arrive à une société. Je passe sur ces questions, car ces développements à partir de la notion de territoire, où, peut-on supposer, la survie des corps est assurée, n'aboutissent pas, selon l'évaluation que Lacan lui-même en fait, et la conclusion reste en suspens. La question ne se pose d'ailleurs pas dans la cure, où discours et signifiants sont toujours déjà présupposés.

Parallèlement à ces développements sur l'artefact produisant des semblants, Lacan avance que la nature est pleine de semblants. Comment accorder ces deux affirmations, puisque la nature, nous la supposons vide du discours ?

Les exemples donnés dans le texte éclairent. Ce sont les astres et les météores, tout ce qui apparaît dans la perception, à la vue grâce à la lumière, le ciel étoilé d'abord, puis les phénomènes ponctuels, l'arc-en-ciel par exemple, ou encore, pour les animaux, les couleurs de la parade sexuelle qui ont leur fonction dans la reproduction, et puis ce qui se perçoit par l'oreille, le tonnerre... Ces semblants qui apparaissent dans la perception, notez qu'ils sont hors de la combinatoire signifiante. Du signifiant qui se pose là en quelque sorte, le semblant, c'est le signifiant qui « prend figure », ce qui ne veut pas dire qu'il est imaginaire, pas plus qu'une hallucination. Du coup, ce qui définit le semblant dans la nature, c'est que son apparaître fonctionne comme énigme, et qu'il fait signe, tout comme l'oracle. Ce « faire signe », « c'est la figure même du semblant » (p. 15), signe d'autre chose, on ne sait de quoi, dit Lacan. Forcément de quelque chose qui n'apparaît pas. Par exemple le tonnerre qui s'entend, qui crève les oreilles, est pris comme signe du Nom-du-Père. Pas de Nom-du-Père sans tonnerre. Le

Nom-du-Père n'apparaissant pas, il lui faut un véhicule perceptif qui, à défaut de le faire apparaître, le signifie.

Je repasse au discours. Dans l'artefact du discours analytique, où il n'y a de fait que d'être dit, et où ce dire inclut l'inconscient, je pourrais dire, à suivre le texte, que de nouveaux météores sont produits, car l'inconscient, dit Lacan, introduit parmi les signifiants qui courent le monde « ceux du corps morcelé » (p. 16). Surprise ! Il ne s'explique pas plus, mais comment ne pas évoquer là les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud et les nouveaux semblants que sont zones érogènes, objets pulsionnels, voire le trou de l'objet perdu, etc. On serait tenté de dire « à chaque discours ses météores », ce qui nous permettrait de saisir que le Nom-du-Père, météore du discours classique, ne soit pas un météore du discours analytique, lequel n'a pas de tonnerre, seulement les déchainements de la vérité.

*D'un discours qui ne serait pas du semblant*, mais alors quand ce n'est pas du semblant, qu'est-ce ? Lacan se réfère aussitôt à l'« Au-delà du principe de plaisir », à la répétition d'une jouissance ruineuse, sardonique, dit Freud. « Du semblant », je cite, c'est « [...] génitif objectif. Il s'agit du semblant comme objet propre dont se règle l'économie du discours » (p. 18). Il est discours sur le semblant qui est produit comme ce qui préside à une économie. De mémoire du premier Freud, c'est l'économie du principe de plaisir. Il consiste à viser au plus bas le niveau d'excitation, rien à voir donc avec l'hédonisme antique.

Et voilà que Lacan nous parle de l'hyperhédonisme de Freud. C'est presque ironique. Hyperhédonisme parce qu'il introduit ce qui n'est pas du plaisir mais pas du semblant non plus, la jouissance de la répétition. Or cette jouissance est un effet de discours. Pas seulement un fait de discours. Elle se situe du « plus-de-jouir ». Elle n'est pas à mettre au compte du réel de la vie, ce n'est pas la jouissance de la vie, celle que Lacan interroge au début de « La troisième ».

Et Lacan de rappeler que « l'inconscient [...], c'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant » (p. 21). Il existait « jusque-là comme enseigne », soit comme semblant, signe d'un sujet au fond. Avec l'inconscient, il est cause de jouissance dans son opposition au plaisir. Et même, il le dit depuis longtemps, cause première. Jusqu'à Freud, dans le discours, il n'était pas cause de jouissance, plutôt le contraire, il allait main dans la main avec le principe de plaisir, le principe du moindre effort.

Une dernière considération sur le titre. Le temps du verbe, selon Lacan, engage l'hypothétique d'une négation, laquelle, comme la dénégation, implique une existence, contrairement à la *Bejahung* dont Freud parle.

Autrement dit, le titre par sa forme même pose déjà que le discours est du semblant. Dès ce premier chapitre, nous savons donc qu'il est inutile d'attendre du séminaire qui va suivre qu'il produise un discours qui ne serait pas du semblant.

---

\*<sup>↑</sup> Commentaire de la première séance du séminaire de Lacan *D'un discours qui ne serait pas du semblant* lors du séminaire École 2023-2024, à Paris, le 5 octobre 2023.

1.<sup>↑</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007. Dans la suite du texte, les références à cet ouvrage seront signalées par le numéro de page entre parenthèses.